

Hayashi Fumiko

*Nuages  
flottants*

roman



ÉDITIONS DU  
ROCHER 

*Cet ouvrage a été imprimé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions du Rocher*  
*en février 2005*

Éditions du Rocher  
28, rue Comte-Félix-Gastaldi  
Monaco

*Imprimé en France*

Dépôt légal : février 2005

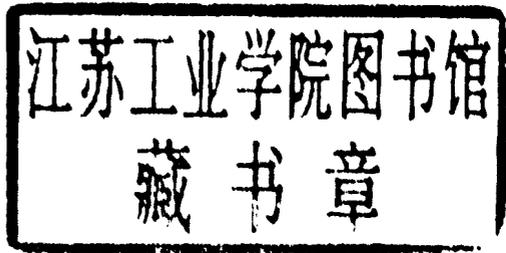
CNE Section commerce et industrie Monaco : 19023

N° d'impression : 72516

Hayashi Fumiko

# Nuages flottants

*Traduit du japonais par Corinne Atlan*



ÉDITIONS DU  
ROCHER ▶



## Nuages flottants



Conseillère d'édition  
Racha Abazied



Ouvrage publié avec le soutien du Programme de publication de littérature japonaise, géré par l'Association japonaise pour les échanges culturels sous l'égide de l'Agence des affaires culturelles.

La traductrice remercie Michiko Naitô de son aide précieuse.

Titre original: *Ukigumo*.

Première édition japonaise: Shinchôsha, 1951.

Tous droits réservés.

© Corinne Atlan, 2005, pour la traduction française.

© Édition du Rocher, 2005, pour la présente édition.

ISBN 2-268-05367-9



Comme elle avait l'intention de prendre un train arrivant le plus tard possible dans la nuit, elle avait marché toute la journée au hasard dans les rues de Tsuruga. Après avoir quitté la soixantaine de femmes du camp et trouvé, près des entrepôts de la douane, une maison qui faisait office à la fois de lieu de repos et de magasin d'articles de ménage, Yukiko, enfin seule, s'était allongée sur les tatamis de son pays natal, pour la première fois depuis longtemps.

Les aubergistes firent aimablement chauffer le bain pour elle. Les clients étant peu nombreux, ils ne prenaient apparemment pas la peine de changer l'eau, qui était trouble, mais après le long voyage en bateau qu'elle venait de faire, Yukiko apprécia même cette eau tiède, où des inconnus avaient trempé avant elle ; la pluie mêlée de grésil qui frappait la fenêtre légèrement noircie par la suie suscitait une multitude d'émotions dans son esprit en proie à la solitude. Dehors, le vent soufflait. Elle ouvrit la fenêtre, leva les yeux vers les nuages couleur de plomb. Toute à ses retrouvailles avec le ciel terne de son pays, elle resta perdue dans sa contemplation, en retenant son souffle. Elle posa les deux mains sur le rebord de la baignoire ovale, et frissonna à la vue de la longue cicatrice due à un coup de sabre sur son bras gauche, boursouflée comme un ver de terre. Tout en

versant de l'eau chaude dessus, elle médita sur ses nombreux souvenirs nostalgiques, consciente malgré tout de la vie étriquée et sans but qu'elle allait devoir mener désormais. Elle s'ennuyait. « Une fois épuisés les meilleurs moments de sa vie, on ne fait plus que s'ennuyer », songea-t-elle tout en frottant lentement son corps avec la serviette douteuse. Se laver dans cette étroite salle de bains aux murs noirs de fumée lui paraissait complètement irréel. Le vent glacé qui continuait à souffler par la fenêtre la transperçait. Le froid de la saison l'avait saisie comme une soudaine éclaboussure, elle dont la peau avait si longtemps oublié cette sensation. Quand elle retourna dans sa chambre, elle trouva matelas et couvertures installés sur les nattes brunies par le temps ; les flammes ronflaient dans le petit brasero rustique, à côté duquel était posé un plateau, avec un bol plein d'échalotes confites. Elle prit la bouilloire en aluminium, se prépara du thé, mangea une échalote. Elle entendit résonner les voix de deux ou trois femmes dans le couloir, derrière les cloisons de sa chambre, et conclut d'après les bruits qui s'ensuivirent qu'elles s'installaient dans la pièce voisine. Elle tendit l'oreille, et reconnut sans mal, à travers la mince cloison de séparation, les voix des geishas qui étaient avec elle sur le bateau.

– Le plus important, c'est d'être rentrées, hein ! Maintenant qu'on est au Japon, notre corps nous appartient de nouveau, pas vrai ?...

– Mais ce froid, c'est tellement déprimant... Moi, je n'ai rien à me mettre pour l'hiver. Le plus dur, ça va être de trouver de quoi s'habiller, pour commencer !

En dépit de ce qu'elles disaient, elles avaient un ton étonnamment joyeux, et n'arrêtaient pas de rire sous cape comme à une bonne plaisanterie.

Yukiko s'allongea sur le matelas, déssemparée, et resta là un moment sans penser à rien, mais elle se sentait

déprimée et ne pouvait s'empêcher d'avoir le cafard. Et puis, ces voix criardes à côté, qui ne cessaient pas. C'était agréable de se laisser aller de tout son long, réchauffée par le bain, sur ce vieux matelas poisseux ; mais à l'idée du long trajet en train qui l'attendait encore, elle se sentait le cœur serré. Même la perspective de revoir ses proches manquait maintenant de charme à ses yeux. Elle envisagea d'aller directement à Tokyo rendre visite à Tomioka. Il avait eu la chance de quitter Haiphong dès le mois de mai. Il lui avait promis de l'attendre et de tout préparer pour son arrivée, mais maintenant qu'elle était pour de bon au Japon et éprouvait réellement la sensation de ce vent froid sur sa peau, elle avait l'impression que cette promesse ressemblait à celle échangée entre Urashima-tarô et la princesse Oto<sup>1</sup>, et que tant qu'elle et Tomioka ne seraient pas réunis à nouveau, elle ne pourrait en vérifier la réalité. À peine descendue du bateau, elle avait envoyé un télégramme chez lui. Elle avait passé trois jours dans un dortoir pour rapatriés, le temps que les autorités procèdent à une enquête, puis les passagers du bateau avaient commencé les uns après les autres à regagner leurs villes d'origine. Pendant ces trois jours, elle n'avait reçu aucune réponse de Tomioka. Elle se résigna vaguement, songeant que, dans la situation inverse, elle aurait probablement agi comme lui.

Elle s'endormit un court moment. Quand elle se réveilla, fort peu de temps après, il faisait sombre derrière les cloisons, et la lumière était allumée dans la

---

1. Selon la légende, le pêcheur Urashima-tarô avait épousé Otoshime, la fille du roi-dragon, et vivait heureux auprès d'elle au fond des mers. Cette vie s'évanouit comme un rêve quand il revint sur terre et se rendit compte, pour avoir ouvert un coffret interdit, que des centaines d'années s'étaient écoulées pendant son absence. (N.d.T.)

chambre. À côté, on dînait, apparemment. Elle avait faim elle aussi. Elle tira vers elle le sac à dos posé près de son oreiller, en sortit une des rations qui avaient été distribuées sur le bateau. Dans une petite boîte brune étaient rangés bien proprement des conserves de porc et de pommes de terre, de la soupe déshydratée, du pain sec, des mouchoirs en papier, quatre Camel. Il y avait aussi du chocolat, que Yukiko grignota, allongée sur le ventre. Il n'était pas sucré du tout.

Devant ses yeux vint flotter la vision nostalgique de la mer teintée de rouge de la baie de Douson. Depuis le bateau, elle avait regardé intensément cette mer, et le phare blanc du cap de Douson, ainsi que la verdure touffue de l'île de Hon Do, comme pour graver ce paysage en elle, en se disant qu'elle ne le reverrait sans doute jamais. Les couleurs de cette terre étrangère s'étaient déjà fanées, et elle trouvait fastidieux d'essayer de se souvenir. Les geishas d'à côté, leur repas terminé, étaient en train de régler leur note à la patronne – peut-être partaient-elles par le train de nuit ? Tout en prêtant l'oreille au raffut provenant de la chambre voisine, Yukiko vida un sachet de soupe dans une tasse à thé, versa de l'eau bouillante dessus et but. Elle mangea aussi les échalotes qui restaient. Les geishas s'en allèrent enfin, et traversèrent bruyamment le couloir, après avoir abondamment remercié l'aubergiste de son hospitalité. En entendant leurs voix, Yukiko songeait qu'elles allaient sans doute s'en retourner vers leurs provinces natales. Ce départ semblait l'inviter à prendre la route elle aussi. D'après ce qu'elle avait entendu dire sur le bateau, ces femmes rentraient au Japon après avoir travaillé deux ans dans un restaurant de Phnom Penh, et on avait beau les appeler des « geishas », c'était en réalité des prostituées que l'armée avait fait venir. Parmi les rapatriées rassemblées dans le camp de Haiphong, on trouvait aussi des

infirmières, des dactylos, des employées de bureau mais il s'agissait pour la plupart de groupes de « femmes de réconfort » comme celles-ci. Des prostituées venues de toutes les villes avaient été rassemblées dans ce camp, au point que Yukiko s'était étonnée : on avait donc fait venir tant de femmes depuis le Japon ? Elle, Yukiko Koda, avait été engagée comme dactylo dans un centre de recherches sur la culture du quinquina de l'Institut Pasteur, situé entre Duran et Dalat. Elle était arrivée à Dalat à l'automne 1943. La température, sur ce haut plateau très agréable à vivre, situé à mille six cents mètres d'altitude, variait de six degrés au plus bas à vingt-cinq au plus haut. De nombreux Français y géraient des plantations de thé, et Yukiko entendait souvent résonner, sous le ciel transparent de Dalat, les douces sonorités de cette langue jusqu'alors inconnue d'elle.

« Et si j'envoyais une lettre à Tomioka ? » se demandait-elle soudain. Elle ne savait pas ce qu'elle pourrait bien lui écrire, mais en tout cas, elle se sentirait rassérénée, au moins le temps de rédiger ce message. À l'idée qu'elle venait de mettre le pied sur la terre où il se trouvait aussi, le sentiment de solitude et de vide qu'elle avait éprouvé au camp commença peu à peu à se dissiper. Elle acheta du papier à lettres et des enveloppes auprès de l'enfant des aubergistes, qui tenait la boutique.

Yukiko changea ensuite d'idée : si elle allait plutôt directement à Tokyo, rendre visite à Iba ? Si sa maison n'avait pas été détruite par les bombardements, elle pourrait s'installer chez lui quelque temps en attendant de retrouver Tomioka. Elle n'avait que des souvenirs pénibles dans cette maison, mais que faire d'autre ? Elle n'avait pas prévenu sa famille, à Shizuoka, de son retour, ce qui signifiait que personne ne l'attendait particulièrement.

Elle quitta Tsuruga par le train de nuit. Sur le quai sombre, elle s'était éloignée en reconnaissant deux hommes qui se trouvaient avec elle sur le bateau et avait attendu exprès le train suivant. Il était si incroyablement bondé que les passagers qui attendaient sur le quai durent monter par les fenêtres. Yukiko parvint elle aussi à se glisser tant bien que mal à l'intérieur par une fenêtre. Elle se sentait abandonnée, pareille au moine Shunkan resté seul en exil<sup>1</sup>. Les gens autour d'elle lui jetaient des coups d'œil à la dérobée : avec ses vêtements légers en plein hiver, on devait voir tout de suite qu'elle venait d'être rapatriée des îles tropicales. Elle aussi, debout, serrée contre la foule, observait autour d'elle ces visages de perdants, marqués par la défaite. Était-ce parce qu'il

---

1. Moine du XI<sup>e</sup> siècle ; il fut exilé sur une île lointaine, pour avoir comploté contre le clan des Heike. (*N.d.T.*)

faisait nuit ? Les physionomies de tous les passagers paraissaient blêmes, vidées d'énergie. Ces masques sans défense se superposaient les uns aux autres dans le wagon étroit, comme dans un convoi d'esclaves. Peu à peu, Yukiko se sentit oppressée par ces visages qui l'entouraient : quel genre de pays le Japon était-il devenu ? se demandait-elle avec angoisse. Où étaient passés les visages des soldats qu'elle avait vus autrefois partir au combat sous des vagues de drapeaux ? Ces faciès lugubres portant tous la trace de l'épuisement se superposaient même au paysage de rivières et de montagnes qu'elle apercevait derrière la vitre sombre.

Elle arriva le lendemain soir à Tokyo. Il pleuvait. En descendant du train à Shinagawa, elle aperçut, en face du quai de la gare, la fenêtre de derrière d'un dancing : on voyait des têtes tourner sous la faible lueur de la lampe. Les accents mélancoliques du jazz se mêlaient à la pluie fine qui brillait sous les réverbères. Yukiko, tremblant de froid, levait la tête vers la fenêtre du dancing sur l'autre versant de la voie. Au bout du quai se tenaient deux soldats américains de l'armée d'occupation, grands, un chapeau blanc luisant de pluie sur la tête. Une foule crasseuse encombra le quai. Sa tension quelque peu dénouée par les notes de jazz, Yukiko se détendit. Cependant, elle se sentait abattue, emplie de peur à l'idée de ne pas savoir de quoi elle allait vivre désormais. La plupart des gens debout sur le quai portaient des sacs à dos. De temps en temps, la silhouette inattendue d'une femme aux vêtements voyants, au rouge à lèvres écarlate, qui descendait l'escalier au bras d'un étranger, frappait le regard de Yukiko, qui ne pouvait détacher les yeux de ce spectacle dont elle n'avait pas l'habitude. La vie de Tokyo semblait avoir changé du tout au tout.

Yukiko prit la ligne Seibu, descendit à l'arrêt de Saginomiya. C'était le dernier train. Elle traversa la voie

ferrée et emprunta la large avenue en direction de la centrale électrique, qu'elle se rappelait bien. Trois jeunes femmes la dépassèrent, marchant d'un pas vif sous la pluie, le visage emmitoufflé dans des fichus voyants, le col de leurs longs manteaux relevé.

– Aujourd'hui, je l'ai raccompagné au port de Yokohama. De toute façon, il a sûrement une femme là-bas, dans son pays... Ah, dans la vie, il n'y a que l'instant présent qui compte, pas vrai ? Enfin, c'est bien comme ça... Il m'a présenté un ami à lui avant de partir, c'est bizarre, non ? En tant que japonaise, j'ai du mal à comprendre ça : coller un de ses copains dans les bras de sa petite amie, tout de même...

– Ah, mais pourquoi pas ? Maintenant que vous vous êtes quittés, vous ne vous reverrez jamais, il vaut mieux te changer les idées. Le mien aussi va repartir bientôt, tu sais... Faire les allers et retours à Atsugi, c'est trop pénible, je crois que je vais plutôt me mettre à en chercher un autre...

Yukiko avançait à pas rapides derrière les femmes qui discutaient bruyamment. « Alors, même au Japon, les choses en sont arrivées là... », se disait-elle, avec un sentiment bizarre.

Au bout d'un moment, les femmes tournèrent à droite, à l'angle de la poste. Yukiko était épuisée, elle avait l'air d'une souris trempée par la pluie. Les environs n'avaient pas changé du tout, depuis son départ pour le Sud. Il fallait tourner à gauche devant l'enseigne de la sage-femme, Mme Hosokawa, et on arrivait à la maison d'Iba, la deuxième maison au fond d'une étroite impasse. Ils allaient être surpris, sans aucun doute, de voir son allure misérable. Devant la porte de pierre du jardin, Yukiko s'arrêta un instant sous le réverbère sombre pour rajuster un peu sa mise. Ses cheveux, ses épaules, dégoulaient de pluie. Elle se dit qu'elle était tombée bien bas. En

appuyant sur la sonnette, elle avait l'impression que ces années passées en Indochine n'avaient été qu'un rêve. Une lueur apparut derrière la porte vitrée du vestibule, et une ombre de haute taille descendit sur la terre battue de l'entrée. Le cœur de Yukiko se mit à battre violemment. C'était une silhouette d'homme, mais il ne s'agissait pas d'Iba.

– Qui est-ce ? fit une voix derrière la porte.

– Yukiko.

– Yukiko ? Yukiko comment ?

– Yukiko Koda, j'étais partie en Indochine.

– Ah... Qui voulez-vous voir ?

– Sugio Iba n'est pas là ?

– M. Iba ? Il n'est pas encore revenu de son évacuation.

La clé tourna enfin dans la serrure. L'homme en kimono d'intérieur qui venait d'ouvrir la porte d'un air las parut surpris à la vue de la jeune femme trempée comme une soupe, sans manteau, chargée d'un sac à dos, qui se tenait face à lui.

– Je suis une parente de M. Iba, et je viens de rentrer aujourd'hui à Tokyo...

– Eh bien, entrez. Iba est parti il y a trois ans se réfugier à la campagne, du côté de Shizuoka.

– Il n'habite donc plus du tout à cette adresse ?

– C'est-à-dire que nous occupons la maison, mais ses affaires sont toujours là.

Attirée par la voix de Yukiko, une jeune femme, un bébé dans les bras, apparut à son tour dans l'entrée : sans doute la femme de l'homme qui avait ouvert la porte. Yukiko leur raconta les circonstances de son retour. Apparemment, il y avait entre Iba et cet homme un problème assez compliqué concernant la maison, et les interlocuteurs de Yukiko ne paraissaient pas ravis de la voir débarquer ; ils l'invitèrent cependant à entrer au salon, disant qu'il faisait froid dans l'entrée.